

Jacques Poulin, *Jimmy*, Montréal, Éditions du Jour, « Les Romanciers du jour », 1969, 158 p.

Gilles Marcotte

Volume 5, numéro 2, mai 1969

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036397ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036397ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Marcotte, G. (1969). Compte rendu de [Jacques Poulin, *Jimmy*, Montréal, Éditions du Jour, « Les Romanciers du jour », 1969, 158 p.] *Études françaises*, 5(2), 236–237. <https://doi.org/10.7202/036397ar>

JACQUES POULIN, *Jimmy*, Montréal, Éditions du Jour,
« Les Romanciers du jour », 1969, 158 p.

Je pense à quelques jeunes écrivains du Canada français pour qui la littérature n'est plus une ingrate besogne, mais une fête — joyeuse-amère si l'on veut —, et c'est parmi eux que je range Jacques Poulin, si tant est qu'il accepte d'être rangé. J'avais lu avec un heureux étonnement, il y a deux ans, son premier roman, *Mon cheval pour un royaume*: comment ne pas être ravi de suivre les premières démarches d'un écrivain déjà si parfaitement sûr de ses mots, s'ébattant dans le langage et dans le récit avec une telle aisance ? J'ai eu le même plaisir à lire son deuxième livre, *Jimmy*, bien qu'il soit très différent du premier. Aux diverses manières du « nouveau roman », que Jacques Poulin utilisait avec une sorte d'indifférence technique, et comme sans y toucher, dans *Mon cheval pour un royaume*, succèdent ici les suggestions du *Catcher in the Rye* de Salinger. S'inquiète qui voudra de cette plasticité d'un jeune écrivain qui a sans doute beaucoup lu. J'y vois plutôt le signe d'une féconde recherche; en littérature, comme ailleurs, on ne se trouve qu'à travers les autres.

D'ailleurs, malgré la différence formelle, les deux livres de Jacques Poulin font bien entendre la même voix, le même appel; et ils sont tous deux organisés autour d'un thème central qui est la désintégration de l'ordre ancien. Au Vieux Québec qui « avait commencé à mourir » dans *Mon cheval pour un royaume*, correspond dans le deuxième roman cette maison d'été sur pilotis, à Cap Rouge, qui est à la fin emportée — réellement ou dans la seule imagination de Jimmy, peu importe —, et vogue à la dérive sur le fleuve. Parlons un peu de ce Jimmy qui est, comme je l'ai déjà indiqué, frère ou cousin du Holden Caulfield de Salinger. Il a sa Mamie et son Papou, mais que faire d'une

Mamie qui, depuis une fausse couche, s'enfoncé dans la névrose et manifeste un peu trop d'intérêt pour le voisin Thiers qui ressemble à Thierry la Fronde ? d'un Papou psychanalyste qui écrit une étude sur Hemingway et s'en va vers la mort d'un autre ? Tous deux, la Mamie et le Papou, ont commencé de dériver avant que ne cèdent les pilotis pourris de la maison d'été. « Maintenant il y a de la pourriture partout, crotte de chat ! » On peut discuter de « toute l'affaire » avec le Commodore, qui « ne s'énerve jamais », mais la compréhension d'un Commodore a des limites, tout pilote à la retraite qu'il soit. Ni le Commodore, ni Chanoine le chat ni les autres animaux (les deux ratons laveurs et les deux écureuils) ni même la charmante voisine Mary ne pourront empêcher que se désagrègent les châteaux de sable de l'enfance. « Je suis le plus grand menteur de la ville de Québec », dit et répète Jimmy, comme un leitmotiv, et c'est qu'il cherche désespérément une histoire vraie, une histoire qui soit la sienne et dans laquelle il puisse vivre. Peut-être commence-t-elle, à la fin ? Elle n'est pas rassurante. Toutes amarres larguées, entouré, comme Noé dans son arche, de ses animaux, Jimmy pilote sa maison sur le fleuve et envoie message sur message au poste de l'île Madame : « BESOIN DE TENDRESSE, CROTTE DE CHAT ! BESOIN DE TENDRESSE ! Over. » C'est un appel, et c'est un programme. Un programme de « zouave », comme le dit Jimmy. Le « zouave » est celui qui prend le gouvernail et commandera forcément, comme tout le monde, un certain nombre de sottises. Il faut avoir pitié du « zouave ».

En lisant le roman de Jacques Poulin, je ne me suis pas souvenu que de *Catcher in the Rye* ; j'ai aussi pensé, par à-coups, au Mille Milles de Réjean Ducharme et au personnage autobiographique de Jean O'Neil. Cela signifie, tout simplement, que Jimmy appartient à une génération. Une génération d'enfants perdus, qui voient pourrir les pilotis et lancent le S.O.S. de la tendresse et de l'amitié, jouent leur va-tout dans l'espoir d'une parole à naître. Mais assez parlé des autres : malgré ces cousinages, Jimmy est résolument, totalement Jimmy, et le monde que Jacques Poulin a bâti autour de lui est un des plus personnels, des plus attachants, qui soient apparus au Canada français. Pendant deux heures, on a l'étrange impression de vivre dans un monde humain.

G. M.